

2436

LES
PREMIÈRES CIVILISATIONS

D'APRÈS L'OUVRAGE RÉCENT
DE M. J. DE MORGAN

PAR
ADOLPHE-J. REINACH

Extrait de la *Revue historique*,
Tome CVI, année 1911.

(Les tirages à part ne peuvent être mis en vente.)

PARIS
1911

Bibliothèque Maison de l'Orient



132194

HOMMAGE DE L'AUTEUR

LES

PREMIÈRES CIVILISATIONS

D'APRÈS L'OUVRAGE RÉCENT

DE M. J. DE MORGAN

PAR

ADOLPHE J. REINACH

Extrait de la *Revue historique*,

Tome CVI, année 1911.

(Les tirages à part ne peuvent être mis en vente.)

PARIS

1911

LES PREMIÈRES CIVILISATIONS

D'APRÈS L'OUVRAGE RÉCENT DE M. J. DE MORGAN¹.

« Ce livre n'est pas un traité d'histoire (ancienne)..., il ne contient que des observations coordonnées sur l'histoire, l'ethnographie, la linguistique, les sciences, les arts, etc., sur les diverses émanations de l'esprit humain en tant qu'ayant contribué au progrès général... Ayant pendant vingt-cinq ans parcouru l'Asie antérieure et méridionale, depuis la Méditerranée jusqu'aux limites occidentales de la Chine, visité l'Égypte, le Sinaï, le nord de l'Afrique, toute l'Europe, ayant toujours donné à mes voyages le même but scientifique, j'en ai rapporté un nombre considérable d'observations et, qui mieux est, des vues d'ensemble, me permettant de suivre sur le terrain les événements d'antan. C'est de ce long labeur qu'en écrivant ce livre, j'ai tenu à faire bénéficier la science. »

Ces deux passages, extraits de la *Préface*, nous éclairent sur le caractère et sur l'intérêt particulier que présente le nouvel ouvrage de M. J. de Morgan. Fils d'un savant connu par la découverte (1872) de la station de Campigny qui a donné son nom à une des phases du mésolithique, initié ainsi de bonne heure aux études préhistoriques, la profession qu'il embrassa l'amena à approfondir ses connaissances en tout ce qui touche à la géologie et aux métaux, en même temps que ses voyages le mettaient en contact avec les pays et les hommes d'Orient. Ses premiers travaux sur la Malaisie, Malacca et la Birmanie, qui attirèrent l'attention sur lui, ne révèlent encore qu'un ingénieur à l'esprit très averti. Mais les deux grandes missions qu'ils amenèrent à lui confier, *Mission scientifique du Caucase* (1887-1888) et *Mission scientifique en Perse* (1889-1891), montrent

1. J. de Morgan, *les Premières civilisations. Études sur la préhistoire et l'histoire jusqu'à la fin de l'empire macédonien*. 1 vol. gr. in-8°, XII-513 p. et de nombreuses cartes et figures. Paris, Leroux, 1909.

qu'il sut s'assimiler non seulement les éléments du préhistorique et de la linguistique, mais ceux de l'archéologie proprement dite. Appelé à la direction générale des antiquités en Égypte, de 1895 à 1897, il apporta aux fouilles qu'il dirigea (Négadah, Dahchour, Kom-Ombo, etc.) la méthode précise de l'ingénieur; elle lui servit surtout à établir définitivement l'existence en Égypte d'un âge néolithique et énéolithique; ses *Recherches sur les origines de l'Égypte* (2 vol., 1896-1897) restent l'ouvrage fondamental pour la préhistoire égyptienne. L'esprit de méthode et d'organisation dont M. de Morgan venait de donner en Égypte de nouvelles preuves et la connaissance à la fois pratique et scientifique de l'Orient qu'il s'était acquise en même temps le désignèrent pour la direction de notre délégation en Perse, quand la France eut obtenu le monopole des fouilles dans ce pays (1898). Si ses fouilles de Suse ne sont pas ignorées en France, grâce aux plus curieux des reliefs archaïques rapportés au Louvre, par les centaines de tablettes qui ont permis au P. Scheil d'établir la lecture de l'anzanite (ou élamite) et du néo-anzanite, surtout par le code d'Hamourabi trouvé en 1903, le remarquable ensemble de travaux contenus dans les *Mémoires de la délégation en Perse* (10 vol. in-4°, 1900-1909) est resté beaucoup trop peu connu. Pour plus d'un historien même, on peut le craindre, le nom de J. de Morgan aura été révélé par les *Premières Civilisations*. Et pourtant, ce sont ses travaux antérieurs qui expliquent les qualités et les défauts de cette œuvre. On ne doit pas y chercher une *Histoire générale des peuples de l'Orient* comme celles que Lenormant et que Duncker ont données naguère, Maspero et Ed. Meyer plus récemment. Il serait plus juste de la rapprocher de ces ouvrages de haute vulgarisation où Alf. Maury, le D^r Lebon, Élisée Reclus ont tenté tour à tour de retracer, dans et par leur milieu naturel, l'évolution générale des peuples de l'antiquité. Ses causes naturelles, éléments fondamentaux qui sont du ressort de la géologie et de la climatologie, c'est là ce qui intéresse tout d'abord M. de Morgan; ce sont elles qui ont formé, trempé pour ainsi dire, les génies des diverses nations, deuxième élément de l'évolution humaine; en troisième lieu seulement, influent les individus d'élite, leurs idées et leurs actes, « l'homme qui s'est trouvé être soit la cause, soit l'instrument des volontés et des intérêts populaires », volontés et intérêts qui ne sont le plus souvent que l'expression collective de nécessités naturelles.

C'est ainsi que M. de Morgan série les facteurs de l'évolution historique et, définissant l'histoire *la science des enchaînements*

du progrès humain, il ne veut envisager que les grandes phases de ce progrès. « Elles sont peu nombreuses, se lient intimement et se suivent en un admirable enchaînement dont la simplicité émerveille. »

Cette conception n'a rien de très nouveau : c'est celle de l'*anthropogéographie*, si en vogue aujourd'hui ; c'est elle qui anime, entre autres, le dernier ouvrage de Reclus, *la Terre et l'Homme* ; malheureusement, le grand géographe ne possédait pas, pour l'antiquité surtout, les connaissances historiques qui auraient donné toute sa valeur à son œuvre, et l'insuffisance de son information est d'autant plus regrettable qu'il avait le sentiment des grandes phases de l'histoire et le style nécessaire à les faire revivre. M. de Morgan, lui, possédait le rare avantage de pouvoir unir aux connaissances d'un spécialiste de l'histoire orientale celles d'un géologue et d'un ethnographe ; c'est cette union qui fait l'originalité de son ouvrage. On déplorera d'autant plus que, obéissant sans doute à son habitude des sciences, où l'on se borne à noter les faits dans leur ordre logique ou chronologique, il n'ait pas su, ou n'ait pas voulu, *composer et écrire* son ouvrage de manière à en faire un vivant tableau de l'enchaînement des premiers progrès de l'humanité.

On reste en présence d'une série de notes, toujours intéressantes et précises, souvent originales, clairement ordonnées, mais disjointes et discontinues ; elles ne sont ni coordonnées en ensembles puissants, ni ramassées en formules qui frappent l'attention. Si l'auteur a trouvé que, envisagée comme il le fait, « l'histoire est passionnante », je crains bien qu'il ne fasse pas éprouver le même sentiment à ses lecteurs. Mais les historiens n'en devront pas moins le lire avec soin tant est grand, pour l'histoire générale, l'intérêt des questions qu'il traite. Une rapide analyse permettra, je l'espère, de s'en rendre compte.

Après un premier chapitre consacré aux sciences sur lesquelles s'appuie l'histoire et à ses sources proprement dites, cinq chapitres exposent l'évolution préhistorique. C'est à la fin des temps secondaires qu'apparaissent les mammifères en même temps que commencent à se diviser les masses continentales actuelles : dès lors, l'homme a pu vivre. Toutefois, si les premiers anthropoïdes peuvent remonter jusque-là, ce n'est pas avant la fin du pliocène que l'on rencontre, dans le *pithecanthropus erectus*, trouvé par Dubois à Java, une forme de passage entre le singe et l'homme et, dans les *éolithes* dont Rutot croit avoir retrouvé tant de dépôts en Belgique, les plus anciennes traces de l'industrie humaine. Aux débuts du pléistocène, la chaleur, qui avait favorisé le développement de

l'homme comme celui des autres mammifères, agissant sur des précipitations atmosphériques d'une intensité encore inconnue, amena dans les pays chauds le développement des lacs, dans les pays froids celui des glaciers. Dans les 3 à 4,000 ans qu'ont duré les oscillations de la période glaciaire, l'action des glaces et celle des eaux courantes ont achevé de donner au monde son relief actuel. Plus heureux que beaucoup de mammifères, l'homme est parvenu à traverser la période glaciaire, même dans les régions septentrionales. Ce serait à la grande débâcle qui marqua la fin de cette période que se rapporterait cette légende du déluge qu'on retrouve dans les traditions de presque tous les peuples (p. 95, 175). En tout cas, c'est dans les lits de cailloux roulés, débris de roches désagrégées par les torrents issus de la fonte des glaciers, qu'ont été découverts les instruments les plus anciens dont l'on puisse affirmer qu'ils ont été façonnés par la main de l'homme : le *coup-de-poing chelléen*, qui caractérise le début du paléolithique. Bien qu'il semble que l'idée de cet instrument si simple puisse se présenter naturellement à tout groupe humain, M. de Morgan incline à croire qu'il a eu un centre de propagation unique et il voudrait le placer « dans les pays qui forment aujourd'hui la Syrie, l'Arabie et l'Égypte, peut-être même plus loin vers l'est, dans le continent, aujourd'hui disparu, qui semble avoir relié jadis Sokotora aux Indes » (p. 115). Il croit aussi que l'*acheuléen* et le *moustérien*, bien que marquant un progrès sur le *chelléen*, lui ont été contemporains et imagine l'existence de ces populations paléolithiques d'après celle des Tchouktsches et autres peuplades primitives du Kamtchatka. A vrai dire, cette comparaison ne s'applique qu'aux Moustériens qui, comme les Kamtchadales et à la différence des Chelléo-Acheuléens, savaient se servir des os et arêtes et utiliser, comme raclours, couteaux ou poinçons, les éclats de silex provenant de la taille du primitif, — et d'abord unique, — instrument amygdaloïde.

C'est le développement de l'usage des os et l'industrie des éclats retouchés qui caractérisent les états archéolithique et mésolithique. Dans l'*archéolithique*, l'*aurignacien* n'est qu'un intermédiaire entre le *moustérien* et le *solutréen*; avec celui-ci, apparaissent de véritables lames de poignard et de lance en forme de feuilles de saule ou de laurier; elles servent à tuer les chevaux qu'on mange alors en masse; sur leurs os, sur des bois de cerf ou sur des pierres, les *solutréens* gravent les premières figurations d'animaux. C'est le perfectionnement de la sculpture sur os qui caractérise le *magdalénien*. Ces sculptures ornent surtout les os percés appelés généralement *bâtons de commandement* et qui, s'ils sont, comme le

voulait Piette, des *chevêtres*, attesteraient que l'homme avait passé de l'hippophagie à cette domestication du cheval, « sa plus grande conquête ». Les gravures sur os ou sur pierre des Magdaléniens, leurs sculptures en os, les peintures des parois de leurs cavernes sont loin d'être encore aussi connues du public que ne le mériterait le sentiment exquis de la nature et la maîtrise du poinçon, du ciseau ou du pinceau qu'elles révèlent ; ces chefs-d'œuvre ne sont pas au-dessous de ceux des deux plus grands arts *naturistes* que l'on connaisse, l'art japonais et l'art égyptien à ses débuts, et l'on doit regretter que M. de Morgan ne leur ait pas consacré quelques pages de plus et, surtout, quelques illustrations¹. Les questions qu'ils soulèvent sur l'écriture, la domestication des animaux et les croyances religieuses de leurs auteurs méritaient aussi qu'on s'y arrêtât.

A côté de cette civilisation magdalénienne (qui paraît avoir eu son centre dans les cavernes du sud de la France et du nord de l'Espagne), bientôt, sur les côtes, du Danemark au Portugal, ou sur les bords des lacs des Alpes centrales, se développent les agglomérations vivant à ciel ouvert qui nous ont laissé, dans les amas de leurs débris de cuisine, *kjoekkenmoeddings*, les premiers vestiges de huttes, en bois et en roseaux, les premières pirogues, creusées dans un tronc d'arbre, et les premières poteries, tournées à la main. Tandis que la civilisation des Magdaléniens paraît avoir disparu, au moins en ce qui concerne cette supériorité artistique qui lui a si bien fait donner par Piette le nom de *période glyptique*, et peut-être à cause de l'affinement qu'elle semble impliquer, la civilisation des *kjoekkenmoeddings* paraît se perpétuer, en plein Néolithique, dans celles des stations lacustres. Le progrès, d'ailleurs, est considérable. « Avec l'arrivée du Néolithique, nous voyons apparaître le polissage de la pierre, l'emploi des roches dures pour la confection des armes et des outils polis, l'usage d'une pointe de flèche spéciale très caractéristique, une céramique abondante, la culture des céréales et des plantes textiles, le tissage, l'élevage du bétail, la construction non seulement de huttes sur le sol, mais de véritables villages sur l'eau » (p. 144). En se développant ainsi, la civilisation néolithique se différencie : des foyers de culture distincts ont chacun leur aire d'expansion et se développent suivant leurs principes particuliers. Mais une évolution locale ne paraît pas à M. de Morgan suffire à expliquer ces progrès. Il aurait fallu l'apport de principes nouveaux. Ceux-ci seraient dus à une « gigantesque migration » de peuplades brachy-

1. M. de Morgan n'a malheureusement pu se servir que trop tard de l'admirable *Manuel d'archéologie préhistorique* de J. Déchelette (I, 1908).

céphales chassées de Sibérie par le froid toujours croissant. Ces nouveaux venus auraient été tout à la fois les constructeurs des cités lacustres et ceux des monuments mégalithiques ; ce sont eux « dont les idées religieuses ont, dans nos régions, présidé à tant de coutumes nouvelles » (p. 152). Ces envahisseurs sont-ils les Aryens ? Comme « l'*Avesta* montre les Aryens fuyant devant les manœuvres du mauvais principe qui, toujours, glaçait et rendait inhabitables les pays qu'Ahouramazda créait pour eux » (p. 163), M. de Morgan n'hésite pas à répondre affirmativement : « Vivant dans la Sibérie centrale ou occidentale, alors que la majeure partie de l'Europe était glacée et que les plaines de l'Asie septentrionale leur offraient de faciles conditions d'existence, ces peuples ne commencèrent leur exode qu'au moment où le froid se déplaça de l'Europe pour passer en Sibérie... C'est alors qu'eut lieu la dispersion : une horde marchant vers l'occident s'établit en Russie, au nord du lac aralo-caspien, dans la Scythie ; un autre flot, tournant les massifs inhospitaliers du Pamir, s'écoula plus tard vers les Indes septentrionales... » Je ne saurais reprendre ici la discussion de ce grand problème de l'origine des Aryens, mais je dois mettre les lecteurs des *Premières Civilisations* en garde contre l'affirmation par laquelle leur auteur pense établir que « cette explication est celle qui satisfait le mieux l'esprit, car elle se justifie par toutes les observations archéologiques, par les données historiques et se base sur les faits géologiques et climatiques incontestables » (p. 164). S'il est avéré que le nord de la Sibérie a été, à la fin du pléistocène, le théâtre d'une glaciation intense, — c'est celle qui y a enseveli en masse les mammoths et les rhinocéros, — on n'y a jamais rencontré de débris qui permettent d'y affirmer l'existence de l'homme à cette époque où aurait commencé son exode vers le sud-ouest ; si les populations kamtchadales présentent aujourd'hui encore une civilisation analogue à celle des Moustériens et si l'on veut n'y pas voir qu'une simple analogie due à des conditions identiques de milieu et d'existence, ce sont ou les Moustériens qu'il faudrait faire venir de Sibérie, — et non les constructeurs de dolmens, — ou bien, avec Girod, supposer que Kamtchadales et Esquimaux sont les descendants des Moustériens et des Magdaléniens émigrés vers le nord à la suite du renne. Quant aux données archéologiques, rien de ce qui caractérise le Néolithique ne s'est trouvé en Sibérie¹. M. de Morgan le met sur le compte de l'insuffisante exploration de cette vaste région ; mais cette raison n'est guère valable quand l'un des

1. Il n'en est plus de même du Turkestan, comme le montrent les recherches de Pumpelly indiquées plus bas, p. 19.

caractères de cette civilisation consiste en monuments qui attirent autant l'attention que les monuments mégalithiques. Or, aucun dolmen ne s'est rencontré en Sibérie et, s'il est certain que le cuivre se trouve dans les montagnes de l'Élam et le fer dans celles du Caucase, le cuivre espagnol, celui du Sinaï, de Chypre et de Crète, l'étain d'Ibérie et des Cornouailles et le fer du Norique étaient autrement voisins des centres de la civilisation néolithique. Enfin, les « données historiques » se réduisent au fameux texte de l'*Avesta* dans lequel on a voulu voir comme un ordre de marche de la migration indo-européenne descendant de l'Asie centrale. Mais il suffit de regarder de près le 1^{er} chapitre du *Vendidad* pour voir que les seize pays énumérés ne sont que ceux où fleurissait le mazdéisme au début de l'époque sassanide, quand l'*Avesta* fut composé. Outre les travaux de Harlez et de Bréal auxquels M. de Morgan renvoie, on trouvera dans un ouvrage récent de Zaborowski, *les Peuples aryens de l'Asie et d'Europe* (Paris, 1908), un bon exposé des raisons qui empêchent de reconnaître à ce texte purement religieux un caractère historique. Ce n'est que par des découvertes toutes récentes que l'origine des Indo-Européens commence à sortir des pénombres de la préhistoire.

Avec le chapitre VII, nous entrons dans la période historique. M. de Morgan cherche à y montrer, après bien d'autres, pourquoi la Mésopotamie, d'une part, la vallée du Nil, de l'autre, devaient devenir les berceaux de la civilisation. Sa grande connaissance des lieux lui permet de le faire avec des données originales et une précision nouvelle; il me semble pourtant qu'il cède à l'exagération traditionnelle en faisant de ces régions des paradis terrestres. Sans doute, elles étaient prédisposées par la nature à devenir les centres de diffusion de la civilisation; mais elles ne le sont devenues que par le travail de l'homme et, si elles le sont devenues, n'est-ce pas surtout que, les régions désertiques voisines devenant de plus en plus inhabitables, l'homme a été contraint de descendre dans ces vallées marécageuses; pour s'y maintenir et s'y protéger contre le fleuve, force lui a été de se transformer de nomade et chasseur qu'il était en pêcheur et en pasteur, en agriculteur et en constructeur?

Quoi qu'il en soit, dans les deux vallées, les premiers habitants historiques ne sont ni Sémites ni Aryens: Proto-Égyptiens comme Proto-Chaldéens paraissent les descendants des populations avoisinantes de l'époque néolithique. En Mésopotamie, les premiers habitants qui nous aient laissé des documents écrits sont les *Sumériens* dans la future Chaldée, les *Élamites* ou *Anzannites* dans les plateaux au nord-est du Tigre. Les uns et les autres parlaient une langue agglu-

tinante; mais celle-ci n'a survécu qu'en Élam à la conquête sémitique. Ce n'est aussi qu'en Élam que, avec les hiéroglyphes proto-élamites, nous sont parvenus les signes qui servaient à écrire cette langue; en Chaldée, on ne les connaît que transformés en cunéiformes linéaires; cette transformation de l'idéogramme sumérien en signes simplifiés à valeur phonétique paraît due aux envahisseurs sémites. D'autre part, les hiéroglyphes hétéens présentent la plus grande analogie avec les hiéroglyphes proto-élamites; la langue de l'Ourarthou ou *vannique* (région du lac de Van), parlée encore en Arménie à l'époque assyrienne et écrite en cunéiformes, est monosyllabique comme celle des Élamites; les dialectes caucasiens actuels, dits *karthwéliens*, présentent le même caractère agglutinant et les mêmes particularités dialectales que le *vannique*.

Quelques-uns de ces faits et d'autres avaient amené, il y a près d'un demi-siècle, à admettre l'existence, au nord de l'Iran, en face des peuples de langue aryenne comme les Perses ou de langue sémitique comme les Assyriens, d'un autre groupe de peuples qu'on nommait *touranien* et dans lequel on faisait rentrer les Sumériens, les Hétéens, les Proto-Arméniens et les Mèdes d'autrefois et toutes les populations caucasiennes et ougro-finnoises d'aujourd'hui. Il aurait été très utile que M. de Morgan refit brièvement l'histoire de cette théorie et qu'il montrât ce qui en est resté; on s'attendait aussi à trouver quelques mots sur le panbabylonisme si en vogue aujourd'hui; l'hypothèse d'Ed. Meyer qui, le premier, fait venir du nord et non du sud les Akkadiens qui ont sémitisé Sumir, devait également être exposée (cf. aussi p. 281). Ce n'est qu'avec des hésitations et des réserves, bien légitimes en pareille matière, que M. de Morgan a indiqué les idées qu'il a été amené à se former. On peut, je crois, les résumer ainsi : c'est à une race dolichocéphale, apparentée aux négritos, qu'appartiendraient les premiers habitants de la Mésopotamie, Sumériens et Élamites; ces négritos étaient ceux dont descendent les Weddahs de Ceylan et une partie de la population malaisienne, et ce n'est guère que de Malaisie qu'a pu venir l'étain qu'ils unissaient au cuivre de leurs montagnes pour en faire du bronze; ils vivaient par clans, chaque clan ayant son territoire avec sa ville forte, ses dieux, ses rois-prêtres (*patésis*) et ses lois; tandis que les Sumériens restaient ainsi divisés entre un grand nombre de *patésis*, les Élamites se groupaient autour de celui de Suse; ce sont eux qui auraient créé la céramique peinte et inventé les hiéroglyphes dits proto-élamites (nouvelles réserves sur ce point au chapitre VIII, p. 231). Aussi, quand des tribus sémitiques, les Akkadiens, originaires sans doute des côtes arabes du golfe Persique,

envahirent la Mésopotamie vers l'an 4000, subjuguèrent-elles ou refoulèrent-elles sur la mer les Sumériens; en tout cas, elles les assimilèrent aisément, tandis qu'il leur fallut de longues guerres pour établir dans les hauteurs de l'Élam la seule reconnaissance de leur hégémonie. Ces Akkadiens auraient apporté avec eux les cultes sidéraux et cette langue à flexions qui obligea à transformer les idéogrammes proto-élamites en signes cunéiformes à valeur phonétique.

Contemporaine de cette constitution d'un empire suméro-akkadien serait la fondation semblable du royaume égyptien : ici aussi, des envahisseurs venus d'Arabie par le Sinaï (p. 242) auraient conquis et unifié les tribus primitives d'affinités libyennes (Nord-Africains dolichos et blonds, dont Berbères et Barabras seraient des descendants); celles-ci occupaient la vallée du Nil, sans doute depuis l'époque paléolithique, et, à l'instar des Suméro-Élamites, avaient créé un système idéographique, exploité le cuivre du Sinaï et l'or de Nubie, inventé la céramique peinte. Les envahisseurs, qu'on désigne sous le nom de Horiens parce que leurs rois, les premiers de l'Égypte unie, paraissent avoir rendu un culte particulier au dieu-faucon Horus, ces envahisseurs, de culture sinon de race sémite, leur auraient apporté bien des mots et, surtout, des formes grammaticales sémitiques; parmi les autres éléments civilisateurs que leur attribue M. de Morgan, on ne peut guère retenir que les mesures de longueur, qui sont les mêmes en Chaldée qu'en Égypte, et l'usage du cylindre-cachet. Pour la culture du blé, l'emploi d'une faucille garnie de silex et celui de la brique crue dont il leur prête encore l'introduction, ces usages ont pu se développer séparément dans les deux pays. Même le cylindre-cachet, les mesures de longueur et les mots et formes sémitiques peuvent avoir été introduits en Égypte par emprunt, sans qu'il soit nécessaire de supposer cette invasion sémitique dont M. de Morgan, pas plus que les auteurs dont il s'inspire, ne me semble avoir apporté de preuve décisive¹.

C'est le développement de l'empire suméro-akkadien, d'où l'influence des Sémites aurait rayonné, que le chapitre VIII nous présente sous le titre de : *l'Expansion sémitique*. A vrai dire, malgré les efforts de Sargon et de Naram-Sin, cet ancien empire chaldéen ne semble guère s'être étendu au delà des limites naturelles de la Mésopotamie, comme l'*ancien empire* et le *moyen*

1. Je crois avoir montré ailleurs le peu de valeur des arguments invoqués par ceux qui croient que l'Égypte dut sa civilisation à des envahisseurs sémites (*l'Égypte préhistorique*, Geuthner, 1908; *Rapports sur les fouilles de Koptos*, Leroux, 1910).

empire égyptiens, dont le tableau est tracé parallèlement, n'a pas dépassé le Sinai d'une part, la Basse-Nubie de l'autre. États féodaux, ils étaient moins occupés des guerres de conquête que des luttes intérieures et, surtout, des grands travaux nécessaires à assurer la fertilité des champs, la force des cités, la splendeur des temples et des palais. Mais l'influence des deux civilisations rayonna bien au delà de leurs frontières politiques. Les populations indigènes de la mer Égée et de l'Anatolie la subirent ; peut-être aussi vint-elle pénétrer l'avant-garde des Indo-Européens qui serait apparue alors dans les plaines de la Transcaspienne et de la Russie méridionale. Il se peut que leur arrivée au nord de la Perse actuelle fût pour quelque chose dans les grands mouvements de peuples que M. de Morgan place entre 2300 et 2000. Les Élamites, révoltés sous la conduite de Kondour-Nakhounté I^{er}, ne se bornent pas à chasser les Akkadiens de Suse (2280) ; ils soumettent presque toute la Chaldée ; fuyant devant les armes anzanites, les Assyriens, remontant le Tigre, auraient gagné le futur centre de leur puissance ; les populations côtières, habitant le pays de Pount et les îles de Sour et d'Arad au fond du golfe Persique, auraient traversé le nord de l'Arabie pour aller fonder une nouvelle Sour (Tyr) et une nouvelle Arad dans cet autre pays côtier qui prit d'eux le nom de Phénicie (Pount = *Poeni*) ; d'autres Sémites s'ébranlèrent aussi vers la Syrie ; les uns, qui s'y établirent à demeure, vinrent renforcer leurs frères qui y étaient déjà venus d'Arabie sous le nom de Cananéens à l'époque où les Akkadiens envahissaient la Mésopotamie et les Horiens l'Égypte ; les autres, après avoir combattu quelque temps sur la frontière asiatique de l'Égypte avec les populations nomades de même race que les Égyptiens appelaient « les pasteurs » *Shasou*, profitèrent des divisions de l'Égypte, sous la XIV^e dynastie (vers l'an 1800), pour s'emparer de la Basse et de la Moyenne-Égypte. Leurs princes, les *Hiquou-Shasou*, « chefs des pasteurs », dont les Grecs firent les Hyksos, ont laissé surtout leurs traces dans la destruction des temples et dans la violation des tombes royales et par quelques monuments à Tanis, que M. de Morgan croit pouvoir identifier à Avaris, leur capitale fortifiée. Parmi les tribus sémitiques entraînés à leur suite, il place celle d'Israël : la tradition qui fait partir l'ancêtre Abraham, vers le xx^e siècle, d'Our en Chaldée au temps où Hamourabi y publiait ses lois et qui fait de son arrière-petit-fils Joseph le grand vizir d'un pharaon ayant sa capitale en Basse-Égypte apparaîtrait ainsi comme conservant de précieuses données historiques. C'est avec les débris des Hyksos que les fils d'Israël auraient été refoulés

d'Égypte et auraient gagné la Palestine (vers 1600; M. de Morgan, sans se prononcer, incline vers la chronologie d'Ed. Meyer). Ainsi, peut conclure M. de Morgan, « la réaction anzanite avait profondément modifié la face du monde. En anéantissant l'empire suméro-akkadien, elle avait créé l'Assyrie au nord, la Phénicie et la Judée à l'ouest; elle était cause de l'entrée de l'Égypte sur la scène politique mondiale » (p. 265)¹.

Lancés, en effet, en Syrie à la poursuite des Hyksos, les Égyptiens, sous les grands rois de la XVIII^e dynastie, allaient entrer en lutte tant avec les tribus pillardes du désert arabe, — dont les Hébreux forment la plus connue, — qu'avec l'empire hétéen qui avait établi son hégémonie de l'Halys à l'Oronte et à l'Euphrate. Cet empire, alors à l'apogée de sa puissance, maintenait à l'est de l'Euphrate les états chaldéen, élamite, mitanien, assyrien, ourarthien, médique, réduits par les guerres auxquelles ils ne cessaient de se livrer entre eux; au delà de ce fleuve aussi et au delà de l'Halys les bandes indo-européennes se répandaient dans le Caucase, les steppes de l'Oxus, l'Afghanistan et le Bélouchistan, le nord de la Perse d'une part, dans la Phrygie, la Lydie et la Carie, la Mysie, la Bithynie, la Paphlagonie de l'autre. Ce serait en Arménie que les envahisseurs indo-européens, appartenant à ces deux groupes d'Orient et d'Occident, semblent s'être rejoints. Ce rôle de l'empire hétéen, qu'on commence à entrevoir, n'a peut-être pas été assez mis en relief par M. de Morgan et, s'il a intitulé le chapitre ix *la Prépondérance égyptienne*, il faut entendre qu'il s'agit plutôt d'une lutte pour la prépondérance dont la Syrie a été l'objet et le théâtre, lutte malheureuse pour l'empire égyptien et qui s'est terminée par sa chute. Il est vrai que l'empire hétéen s'épuisa et se disloqua lui-même dans ces guerres continues: aussi, ce ne sont pas les Hétéens, mais leurs plus redoutables adversaires, les Assyriens, qui profitèrent de leurs conquêtes. Les tribus indo-européennes, entrant en Asie Mineure tant par les portes du Caucase que par le détroit hellespontique, ont aussi contribué à la ruine de l'empire hétéen; unies à des peuplades côtières plus anciennes, celles d'entre elles qui s'aventu-

1. Pour toute cette histoire de l'Asie entre 3000 et 1500, M. de Morgan n'a malheureusement pu encore mettre à profit le récent volume de la *Geschichte des Alterthums* d'Ed. Meyer (Berlin, 1909). Outre le compte-rendu où M. Maspero a mis en lumière ici (*Rev. hist.*, CII, 396) les grandes lignes de ce remarquable ouvrage, je me permettrai d'indiquer aux historiens qui voudraient se mettre rapidement au courant de l'histoire mésopotamo-syrienne, telle qu'elle résulte des recherches résumées par Ed. Meyer, le précis qu'en a donné S. Reinach, *Rev. arch.*, 1910, I, 145-154.

raient sur mer ont achevé en même temps la destruction de la thalassocratie crétoise. Partout où celle-ci avait étendu son action dans la Méditerranée orientale, les *Peuples de la mer*, d'origine très mêlée, paraissent s'être superposés aux populations qui avaient été pénétrées par la civilisation minoenne. Si, dans la haute Asie Mineure, l'influence minoenne fut moins forte que sur les côtes, entre Élamites, Hétéens et Minoens les points de contact culturels sont, pourtant, nombreux; dès la formation de leur culture, les Minoens paraissent avoir subi l'influence commune de l'Égypte et de la Chaldée. C'est donc sur ce fond déjà si riche, qu'ils s'assimilèrent en meilleure partie, que les Indo-Européens vinrent apporter les éléments nordiques. « Aussi serait-il inexact et injuste d'attribuer à une race plutôt qu'à une autre l'origine de nos civilisations; toutes y ont concouru. Les anciens Asiates (entendez : les suméro-élamites et ajoutez : les autochtones d'Égypte) fournirent les matériaux dans la construction de ce grand édifice, les Sémites les dégrossirent, les Aryens les assemblèrent et les ornèrent. »

Cette esquisse de la formation de la civilisation gréco-romaine, esquisse dont on ne trouve, d'ailleurs, les traits que trop clairsemés dans ce chapitre, en constitue la partie la plus originale. L'exposé proprement historique n'apprendra pas grand'chose à qui connaît le manuel de Maspero : on ne trouvera d'un peu nouveau que le tableau de l'organisation sociale à cette époque (il aurait été facile et utile de le faire plus complet) que la découverte par M. de Morgan, à Suse, du code d'Hamourabi, a permis de tracer; le remarquable ouvrage d'ensemble que le P. Vincent a consacré en 1907 à *Canaan* a permis aussi de préciser l'évolution culturelle de cette région.

La Prépondérance assyrienne (chap. x) commence par un aperçu des guerres continuelles par lesquelles les Assyriens ont tenté de soumettre l'Orient à leur hégémonie. Après l'avoir déjà atteinte sous Téglatphalasar I^{er} (1115-1100) et sous Assournazirabal II (884-60), les efforts successifs de Téglatphalasar III, de Sargon, de Sennachérib, d'Assarhaddon et d'Assourbanipal (740-630) portent Assour au faite de sa puissance; mais ses guerres continuelles l'épuisent aussi. Au moment où, en conquérant l'Égypte (673) et l'Élam (643), elle s'approche des dimensions du futur empire perse, au moment où elle cherche à centraliser ses conquêtes comme le fera cet empire, certaines des peuplades indo-européennes, qui erraient sur ses frontières, poussées en avant par une grande migration dont les causes nous échappent, l'envahissent de toutes parts. Les Cimmé-

riens, les Scolotes et les Scythes dévastent l'Asie Mineure de 670 à 630, tandis que la Médie, très agrandie depuis le temps où Salmanasar III la soumettait (844), s'étend vers la vallée du Tigre. Seuls les ravages des Scythes en Médie obligent Cyaxarès à lever le siège de Ninive (628) qu'ils assiègent à leur tour en vain ; mais, en 608, grâce à leurs bandes qu'il a enrôlées, grâce surtout aux Perses, vaillants montagnards de même race, Cyaxarès met fin à la puissance assyrienne. Bien qu'il ait été l'allié de Nabuchodonosor et qu'il ait partagé avec les Chaldéens les dépouilles de l'Assyrie, ce n'est ni pour le profit de sa dynastie, ni pour la nouvelle royauté babylonienne qu'il travaillait : Cyrus et les Perses allaient constituer le plus grand empire que le monde ait connu avant celui de Rome.

Avant de passer à la *prépondérance iranienne* (chap. XI), M. de Morgan a jeté un coup d'œil sur l'état du reste de l'Europe et de l'Asie du x^e au vii^e siècle et esquissé les origines de la Grèce et de Rome. C'est au peuple romain que vont toutes ses sympathies : « Il fut le premier à organiser un empire sur des bases rationnelles, sans faiblesses, sans cruautés inutiles. Ayant conquis le monde, il organisa ses provinces de telle manière qu'aujourd'hui encore les États fondés sur ses ruines vivent de ses traditions » (p. 389). — « Certainement les Romains n'excellaient pas en toutes choses..., mais ils avaient su atteindre en chaque chose un degré qui force l'admiration, degré que, dans bien des cas, nous sommes loin d'atteindre aujourd'hui » (p. 487). Rien n'est plus vrai et l'on regrette que M. de Morgan n'ait pas su rendre de même justice aux Perses et aux Grecs. Pourquoi diminuer à la fois ces grandes figures que sont Cyrus et Alexandre ? L'un et l'autre n'ont pas seulement été des conquérants, comme il semble le croire, profitant des jeunes énergies des Perses ou des Macédoniens ; ils ont été les organisateurs de deux grands empires, prédécesseurs et modèles de Rome. Est-ce pour réagir contre l'admiration exagérée de Gobineau ou par confusion avec la Perse moderne, que le chef de la délégation en Perse dit de la culture iranienne qu'elle est « sans unité, sans originalité, sans esprit national » quand nulle n'a attaché plus de prix au courage, à la noblesse, à la moralité ? N'est-ce pas pour le plaisir de heurter l'opinion reçue, — cette fois avec Gobineau, — qu'il affirme que « si les Hellènes avaient été vaincus à Marathon (entendez : Salamine), rien n'eût été perdu pour le progrès humain » (p. 426). Si Rome a pu constituer si vite un si prodigieux empire, où se marque, matériellement et moralement, un tel progrès, n'est-ce pas précisément parce qu'elle a pu tirer parti de l'esprit d'organisation des Iraniens, fixant les impôts et traçant les routes, conscients de leur

vaillance et de leur moralité supérieures, et mettre à profit en même temps toutes les créations du génie politique et artistique, scientifique et philosophique des Hellènes? Cyrus et Alexandre sont les précurseurs directs de César.

Mais ce sont là des questions d'opinion que l'on peut discuter. Ce qui est moins discutable, c'est la nécessité qu'il y avait, pour se conformer à l'objet de l'ouvrage, de tracer des tableaux concis des empires de l'Assyrie, des Perses et d'Alexandre : on aurait mis en lumière ainsi, en même temps que les différences entre les trois cultures, l'origine des grandes divisions du monde oriental et celle des méthodes qui ont permis aux Romains de l'administrer avec tant de succès.

A vrai dire, ces deux derniers chapitres, — *la Prépondérance iranienne*, de Cyrus à Alexandre (chap. xi) et *la Prépondérance hellénique* (chap. xii) qui s'arrête sur la prochaine conquête par Rome de Carthage et des royaumes hellénistiques, — n'offrent qu'un précis sec et décousu, sans force ni originalité. On sent trop que l'auteur parle de choses et de gens dont il n'a qu'une connaissance superficielle. Comme, d'ailleurs, les bonnes observations n'y manquent pas plus que dans le reste de l'ouvrage, on regrettera que M. de Morgan ne se soit pas donné le temps, par une étude plus approfondie de ces périodes, d'achever son œuvre par un tableau synthétique vraiment digne de son grand sujet.

C'est la même impression de hâte et d'inachèvement que laissent les trente dernières pages (p. 472-503) que M. de Morgan a intitulées *Conclusions*. On le regrette d'autant plus que nous devrions avoir là la synthèse d'une synthèse. Et quelle synthèse plus belle à esquisser que celle qui, de l'époque préhistorique à la constitution de l'empire romain, embrasse les origines de presque tout ce qui fait notre civilisation? Quelques formules heureuses montrent que M. de Morgan eût pu retracer ce tableau avec la puissante concision qui convenait. Dans le paragraphe sur les religions (où l'on regrette que cultes agraires et rites totémiques aient été passés sous silence), on lit par exemple : « En progressant, la Chaldée avait distingué la loi humaine de la loi religieuse, concevant la conduite des hommes autrement que par le culte. La Grèce fit plus; elle sépara la science et la philosophie de la religion; elle discuta en dehors des dieux, négligeant les traditions, se plaçant au-dessus du vulgaire et primitif besoin de tout rapporter à la divinité » (p. 491). Citons enfin la phrase finale : « C'est aux Hellènes que revient l'honneur d'avoir débrouillé le chaos des idées orientales et aux Romains qu'appartient celui d'avoir enfanté la civilisation moderne. »

Comme je l'ai indiqué à plusieurs reprises, l'ouvrage de M. de Morgan, dans toutes les parties où il est vraiment personnel, est plein d'idées originales et de remarques excellentes.

Quelques-unes méritent d'être relevées :

Sur cette imperfection de notre compréhension de l'égyptien qui doit frapper quiconque n'est venu à l'égyptologie qu'après avoir passé par d'autres doctrines, M. de Morgan remarque avec raison : « Cela tient non pas à l'imperfection de la méthode de lecture ni à l'insuffisance de nos connaissances en égyptien, mais *bien à ce que nous ne pensons pas encore dans l'esprit de ce peuple* » (p. 35). — Tout ce qu'il dit des devoirs de l'archéologue et des besoins de l'archéologie (p. 38-41) n'est pas moins excellent : « Théoriquement, l'archéologue devrait posséder *toutes* les sciences dont l'étude de l'antiquité met à profit les connaissances... Les entraves apportées à ses travaux ne sont pas seulement un retard dans l'avancement de la science ; c'est pour elle un préjudice énorme. Les documents se perdent sans espoir d'être jamais retrouvés. » — Excellentes observations sur les exagérations chronologiques dont les géologues sont coutumiers : à la vitesse observée au Groenland de 20 mètres d'écoulement par jour, il aurait suffi de 1,000 ans à l'*Inlandsis* scandinave pour se réduire du million et quart de kilomètres carrés qu'il comptait au pleistocène à ses dimensions actuelles. — On ne comprend guère que M. de Morgan remarque ensuite que *la durée de l'ère actuelle* (depuis le *diluvium*) *est bien probablement peu de chose en comparaison de celle des temps du paroxysme glaciaire* (p. 118) et en conclue que le retrait des glaces n'est pas définitif et que le retour de leur extension pourra être fatal au monde surpeuplé (p. 97). Sans doute, scientifiquement, « nous ne pouvons que dire : *la terre traverse en ce moment une période d'accalmie dont profite la civilisation* ». Mais il faudrait ajouter, comme indice rassurant, que cette accalmie dure au moins depuis 10,000 ans, ce qui serait beaucoup pour une période interglaciaire. — M. de Morgan me paraît, par contre, avoir de nouveau pleinement raison quand il récuse toutes les divisions chronologiques qu'on a voulu établir, d'après la stratigraphie de tel ou tel dépôt, dans les états archéolithique et mésolithique. Ce terme d'*états* est déjà préféré à bon droit par M. de Morgan à celui de *périodes* ou d'*époques*, car ces grandes divisions, comme les subdivisions qu'on s'est plu à y multiplier, n'ont rien d'exclusif : il suffit d'examiner ce qui se passe actuellement chez les peuples sauvages pour constater que, même dans une population de civilisation homogène, lors même qu'elle ne présente d'autres différences que celles qui résultent des conditions géographiques, l'évolution peut se produire avec des différences sensibles ; d'autre part, dans leurs constantes migrations, il arrive fréquemment que les industries de différentes tribus peuvent se superposer en un même lieu. On ne doit donc par-

ler, pour les grandes divisions, que d'états qui peuvent être contemporains et par qui tous ne doivent pas passer nécessairement; à l'inférieur des états, que de types à qui ces remarques s'appliquent à plus forte raison (p. 126-140). M. de Morgan n'a, d'ailleurs, pas résisté au plaisir de proposer le nom de *capsienne* pour une industrie voisine de l'*aurignacien* qu'on trouve en Tunisie, notamment à Gafsa (Capsa), et à distinguer, sous le nom d'état *mésolithique*, le *tourasien* et le *campignien* qu'on place d'ordinaire dans le *néolithique*. Les cinq types d'écritures qu'il distingue (p. 21) ne sont pas non plus des phases par lesquelles tout système graphique devrait passer dans un seul et même ordre — P. 228. Excellente explication de la *cruauté* dont on fait tant grief aux Assyriens et aux autres conquérants d'origine sémite : elle « n'est qu'une conséquence de ce principe du mépris de l'intérêt et de la vie d'autrui, sentiment dominant parmi ces peuples. Chez les adorateurs d'Assour, toute pitié disparaissait devant l'intérêt du dieu, et le dieu n'était que le représentant des appétits de chacun... ». Mais pourquoi citer ensuite toute la page du P. Lagrange qui commence ainsi : « Les Sémites ont à leur charge deux abominables tares, les prostitutions sacrées pour les deux sexes et les sacrifices humains non seulement des prisonniers de guerre mais des enfants... » Le sacrifice humain; qu'il rentre dans la catégorie des offrandes de fondations ou de prémices, du *tabou* des dépouilles, des rites de fécondation ou d'expiation ou des rites théophagiques, — et la prostitution sacrée, — qui doit, à l'origine, entretenir et fortifier la parenté du dieu avec son peuple, — comptent parmi les rites fondamentaux dans l'humanité (je crois l'avoir montré, après bien d'autres, dans la *Revue des études ethnographiques*, 1908, p. 356; 1910, p. 193). Ce n'est que par suite d'idées préconçues que, lorsqu'on les rencontre dans le monde gréco-romain, on les a attribués à des influences phéniciennes. Il serait facile, d'ailleurs, d'en montrer l'existence dans des régions que l'action des Sémites n'a jamais pu atteindre (M. de Morgan le reconnaît en passant, p. 230). — Je tiens, enfin, à signaler l'excellent choix des illustrations, l'abondance des cartes et cartons (la plupart, d'ailleurs, empruntées à la grande *Histoire* de M. Maspero) et les utiles *tableaux* où se manifeste tout l'esprit méthodique de M. de Morgan : p. 7, évolution préhistorique; p. 30, premiers textes connus des principales langues; p. 267, principaux événements des IV^e et III^e millénaires; p. 296, filiation des écritures; p. 337, développement des connaissances métallurgiques; p. 364, liste des souverains élamites; p. 396, synchronismes au temps de la prépondérance assyrienne.

Je ne puis songer ici à discuter point par point les dires de M. de Morgan. Ce serait refaire tout l'ouvrage; car, en des matières si incertaines, presque tout est encore sujet à discussion. Mais, après avoir résumé ses idées dans leurs lignes générales et après avoir

signalé les points particuliers où il me paraît avoir été l'un des premiers à voir juste, je dois attirer l'attention sur celles de ses affirmations qui intéressent assez l'histoire générale pour qu'on ne puisse les laisser passer ici sans protester :

P. 35. Si l'on ne peut accorder aux listes royales égyptiennes la même créance absolue qu'autrefois, si on ne doit plus s'en servir qu'avec toutes les ressources de la critique, comment soutenir qu'elles ne doivent plus entrer en ligne de compte. — On ne saurait dire que la rédaction de la Bible n'est certainement pas au plus tôt antérieure à Hérodote qu'en précisant qu'il s'agit de la rédaction définitive, et celle-ci se poursuit en pleine période hellénistique; mais bien des parties des livres historiques remontent à des annales contemporaines des rois des IX^e-VII^e siècles.

P. 40. Peut-on dire que la Bactriane et la Chine sont absolument fermées après les missions récentes de Pelliot, Stein, Pumpelly, Le Coq, Foucher, d'Ollonne, Chavannes? M. de Morgan aurait eu beaucoup à tirer de leurs publications récentes. Signalons seulement ici, vu son importance pour l'histoire générale, cette théorie des dessiccations progressives de l'Asie centrale (Turkestan russe et chinois, bassin du Tarim et du Lob-Nor), dont chacune serait le point de départ d'une des grandes migrations, théorie si brillamment présentée par R. Pumpelly (*Explorations in Turkestan*, 1908; cf. le compte-rendu de H. Hubert, *Rev. arch.*, 1910, t. I, p. 304, et l'*Anthropologie*, 1910, p. 519) et par son collaborateur E. Huntington (*The Pulse of Asia*, 1907; cf. le compte-rendu de Van Genèp, *Rev. d'études ethnogr.*, 1908, p. 165). Pour tout ce qui touche aux rapports possibles entre le monde chinois et le monde égéen, voir le mémoire de Münsterberg, *Rev. d'études ethnogr.*, 1909, p. 22.

P. 60. Pour la question capitale du *pithecanthropus*, il aurait fallu tenir compte des dernières missions à Java dont les résultats ont été résumés dans l'*Anthropologie* de 1908-1909; pour celle des éolithes, une note n'aurait pas été inutile d'une part sur leur formation naturelle étudiée par M. Boule dans la même revue, d'autre part sur leur emploi par les hommes les plus arriérés qui subsistent, les Tasmaniens, mis en lumière par Klaatsch.

P. 117. Simple allusion sans références à la découverte d'un squelette paléolithique, dans le Moustérien inférieur, à La Chapelle-aux-Saints (on ne trouve une note à son sujet qu'à la p. 157; cf. maintenant Boule, l'*Anthropologie*, 1908 et 1909); il n'est pas le plus ancien connu. Le fragment que O. Schötensack a fait connaître en 1908 sous le nom de *Der Unterkiefer des homo Heidelbergensis aus den Sanden von Mauer bei Heidelberg* peut remonter au tertiaire. A côté du vieillard de La Chapelle-aux-Saints (Corrèze), il faudrait mentionner le jeune homme trouvé en même temps à Le Moustier (Dordogne) par O. Hauser et l'homme découvert par Peyrony à La Ferrassie. Si les découvertes antérieures rapportées comme ces der-

nières à la race de Néanderthal ont été, en effet, contestées, certaines d'entre elles, comme celle de Néanderthal même près de Düsseldorf, celle de Spy près de Namur, celle de Gibraltar, celle de Krapina en Croatie sont en dehors de toute contestation. — Tous ces individus présentent, bien qu'à un moindre degré, les caractères négroïdes si accentués dans le crâne de La Chapelle-aux-Saints et dans celui des grottes de Grimaldi. On sait que, dans les grottes de Grimaldi, les crânes négroïdes se mêlent avec des crânes plus développés, intermédiaires entre ceux de Cro-Magnon et ceux de l'Européen moderne (M. de Morgan aurait pu connaître les travaux de Verneau et de Boule au sujet de ces grottes). On ne distingue donc véritablement dans la Gaule pléistocène que deux (et non trois) types également dolichocéphales, l'un supérieur (Cro-Magnon), l'autre inférieur et du type brachycéphale (Grenelle, La Truchère). Tout ce que M. de Morgan a écrit sur cette question demande à être révisé.

P. 145. Pour la question si importante de l'origine de l'écriture, M. de Morgan se réfère seulement, dans une note, à l'article de Letourneau sur les signes alphabétiques dans les monuments mégalithiques et considère que sa thèse a été réfutée par B. et G. de Mortillet. Depuis, pourtant, d'autres inscriptions mégalithiques ont été signalées en Vendée, en Andalousie, au Portugal. Si les *grafitti* rupestres d'Algérie et de Ligurie, de Sibérie, de Scandinavie et d'Irlande sont sans doute postérieurs au néolithique, il aurait fallu mentionner au moins la théorie de Piette qui, d'après les galets coloriés du Mas-d'Azil, faisait remonter à l'âge glyptique l'origine de l'alphabet. Sur les inscriptions rupestres de Ligurie, M. de Morgan aurait dû tenir compte du grand ouvrage d'A. Issel, *Liguria preistorica*, 1908, où toute la question est reprise.

P. 156. Pour les *nouragues* de Sardaigne, M. de Morgan ne tient aucun compte des travaux récents de Taramelli, de Mackenzie, de Pais, de Préchac; ils ont pourtant renouvelé la question.

P. 163. Toute la note 2 sur l'apparition des peuples indo-européens en Orient est à corriger. Voir mon mémoire sur *le Disque de Phaietos*, dans *Rev. arch.*, 1910, t. I, p. 1-50.

P. 167. On a renoncé depuis longtemps à faire descendre jusqu'à l'époque des batailles qui s'y sont livrées les pointes de silex trouvées dans les champs de Marathon et de Trasimène. Ce sont les restes d'ateliers néolithiques.

P. 169. N'y a-t-il vraiment pas d'exemple de la *svastika* en Élam? Dans les *Mémoires de la délégation en Perse*, t. VIII, p. 59, on en trouve précisément sur des tessons de Moussian.

P. 181. Peut-on dire (de même p. 411) que « justice a été faite » de l'opinion d'après laquelle les Médes seraient *Anaryens*? S'ils ont été *aryanisés* par les Perses et leurs autres voisins aryens, le fond de la population présente plutôt des analogies avec les Sumériens et les Élamites ou Anzanites. On sait que les principales inscriptions des Achéménides sont rédigées en perse, en babylonien et en néo-anza-

nite. Cette langue était-elle celle des Mèdes ou n'était-elle parlée par Cyrus que parce qu'il descendait des rois d'Anzan ou d'Anchan (qu'on place alors en Élam)? Telle est la question qui n'est pas encore résolue (cf., en dernier lieu, Scheil, *Comptes-rendus de l'Acad. des inscr.*, 1909, p. 521).

P. 208, l. 4. « La Bible qui, comme on le sait, a tiré toutes ses données historiques des archives de la Babylonie. » Il n'y a que les panbabylonistes qui aient l'heur de le *savoir!*

P. 213. Comment M. de Morgan peut-il admettre, avec les panbabylonistes, que des divinités aussi naturistes, aussi attachées au sol même de l'Égypte que le sont Sheb et Nout, Osiris et Isis sont des « dieux astraux d'origine sémitique »? Pas un mot sur les cultes agraires et le totémisme : en Égypte comme en Chaldée, les animaux adorés seraient « l'incarnation ou l'emblème des divinités ».

P. 224. Qu'est-ce qui autorise à affirmer que l'empire suméro-akkadien n'est pas dû à l'ambition d'un peuple, mais à la seule cupidité d'un prince? On sait aujourd'hui que Sargon l'Ancien n'a pas créé, seul, son empire; il a profité des efforts de ses prédécesseurs; d'ailleurs, c'est par une erreur dont M. de Morgan eût pu être mieux averti (p. 241-45) qu'on a étendu son empire jusqu'à la Méditerranée, de Chypre au Sināi; il n'a ajouté à la Mésopotamie qu'une partie des côtes arabiques du golfe Persique.

P. 232, 279. La présence en Crète, dans les plus anciennes couches minoennes, de vases en pierre dure de même facture que ceux de l'Égypte proto-dynastique autorise-t-elle à affirmer que la Crète « a reçu d'Égypte les principes de sa culture industrielle et artistique » et probablement aussi ses hiéroglyphes?

P. 257. Devant les conceptions si matérielles, si positives, si réalistes des Égyptiens de l'Ancien et du Moyen-Empire, comment peut-on écrire que « tant que l'Égypte vécut en dehors du monde, l'idéalisme fut le seul mobile de tous ses actes privés ou publics »?

P. 277. Peut-on parler de *l'Arabie envahie par les armées de la reine Hatasou* quand il s'agit d'une expédition de cinq navires au pays de Pount, de caractère tout commercial? Comment définir, en note, le Pount, « pays compris entre Massaouah et Souakin ou mieux de Suez au cap Guardafui, sans compter la côte asiatique de la mer Rouge (!)?

P. 278. La façon dont M. de Morgan parle de Tell-Amarna ferait croire aux non spécialistes que cette ville fut la capitale de tous les pharaons de la XVIII^e et non du seul Amenhotep IV.

P. 280. Je ne m'explique pas que M. de Morgan écrive : « Enfin, avec Sêti I^{er}, commença l'ère de la véritable grandeur de l'Égypte au dehors. » La puissance extérieure de l'Égypte sous Sêti et Ramsès n'a plus que les apparences de ce qu'elle était en réalité sous Thotmès III et Amenhotep III.

P. 281. Il semble que M. de Morgan aurait pu profiter encore du

Vorläufiger Bericht, publié par Winckler en 1908, où sont relatées ses principales découvertes de Boghaz-Keui.

P. 284. Après avoir lié plus haut l'entrée et la sortie des Hébreux en Égypte à celles des Hyksos, M. de Morgan place l'Exode quatre cents ans plus tard, à l'époque de Menephtah, lorsque la fameuse stèle dite d'Israël mentionne *Israilou* parmi les Syriens vaincus. Mais n'est-ce pas la preuve même qu'ils étaient dès lors établis en Palestine? Sans reprendre ici cette question tant discutée, remarquons seulement qu'il aurait fallu tenir compte des *Habirou* qui, dans les archives de Tell-Amarna, apparaissent comme des nomades du désert qui commencent, par des razzias annuelles, la conquête de la Palestine (v. 1400). Or, l'identification des *Habirou* aux Hébreux paraît de plus en plus vraisemblable (p. 298, note 1, M. de Morgan note que cette identification, soutenue par Maspero, est *aujourd'hui rejetée*. Je la trouve, au contraire, soutenue par tous ceux qui se sont occupés récemment de la question, Winckler, Knudtzon, Ed. Meyer, le P. Dhorme, Dussaud). S'ils ne figurent pas parmi les alliés des *Péleshé-tas* et des *Zakharas* à la bataille par laquelle Ramsès III arrêta leur invasion (v. 1200), c'est qu'elle s'est sans doute livrée au sud du Carmel, dans la plaine de Megiddo et non à Raphia-Péluse comme le veut M. de Morgan (cf. aussi p. 322). En tout cas, il aurait fallu signaler que cette localisation, qu'il adopte, n'est pas moins sujette à doute que ne l'est l'identification de Raphia avec Péluse.

P. 289. Pour l'expansion phénicienne, M. de Morgan a suivi presque exclusivement Movers et Lenormant. Il n'ignore, pourtant, point que toute la question a été renouvelée par les travaux de Pietschmann, Cook, Sellin, Lagrange, Vincent, Dhorme, etc., sur la Palestine; d'Ohnefalsch-Richter, Myres, Lichtenberg, Dussaud, etc., sur Chypre; de Mayr sur Malte, surtout par les découvertes de Crète (sur la thalassocratie crétoise, on regrette que M. de Morgan, au lieu de se renseigner dans la *Kreta* de Hoeck, ait consulté Bolanachi et Fazy, *Précis d'hist. de Crète!*). Avant les Ioniens, les Phéniciens ont incontestablement été les premiers trafiquants de la Méditerranée; mais ils ne l'ont été qu'après les Crétois et, semble-t-il, en suivant leurs traces (donc, du XII^e au VIII^e siècle).

P. 294-296. Rien n'est moins *prouvé*, quoi qu'en dise M. de Morgan, que la théorie de l'origine de nos écritures telle qu'il la résume d'après E. de Rougé, Lenormant et Berger : les Hyksos simplifiant l'hébréique d'Égypte pour l'adopter à leur langue supposée sémitique et les Phéniciens faisant connaître les hiéroglyphes ainsi transformés tant aux peuples d'Arabie qu'à ceux d'Asie Mineure et de Grèce. Je suis loin de considérer comme décisive la réfutation que R. Weill (*Rev. arch.*, 1904, t. I) a cherché à faire de la théorie d'A.-J. Evans (voir, en dernier lieu, son article dans *Anthropology and the Classics*, 1908, et son introduction à ses *Scripta Minoa*, 1909). Avec lui et avec S. Reinach, on peut toujours croire que l'écriture pictogra-

phique et syllabique des Crétois, linéarisée peut-être dès l'époque néolithique, adoptée par les Peuples de la mer, a été portée par les uns en Grèce, par d'autres en Asie Mineure, par d'autres encore (les Philistins) en Syrie.

P. 304. Pour les Philistins et leurs attaches crétoises, les choses se présentent autrement que ne l'expose M. de Morgan, comme on pourra le voir dans mon article sur *le Disque de Phaisfos et les Peuples de la mer*, dans *Rev. arch.*, 1910, t. I.

P. 322. Je crois, avec M. de Morgan, que les objections faites par Païs, à l'identification des *Shardanas* avec les Sardes, sont insuffisantes. Mais ces *Shardanas* ne peuvent appartenir qu'aux bandes non enrégimentées en Égypte : rien n'autorise à les montrer *quittant l'Égypte en fugitifs*. De plus, il ne faudrait pas oublier la population d'affinités lybiennes que les *Shardanas* trouvèrent établie en Sardaigne. M. de Morgan a, en général, trop négligé cet élément nord-africain (?), auquel on tend à rattacher aussi les Ibères, les Ligures, les Baléares, les Sicanes, peut-être même les Minoens de Crète (*Eurafricains* de Sergi).

P. 332. A plusieurs reprises M. de Morgan déclare que le hétéen est « encore indéchiffré ». C'est tenir bien peu de compte des travaux de Sayce et de Messerschmidt. D'ailleurs, ce que M. de Morgan écrit à la note 2 de la page 334 répond aux idées actuelles de Sayce et d'Evans que je partage : le linéaire crétois, simplification d'un syllabaire pictographique, appartiendrait comme tel au même groupe que le hétéen et le cypriot et serait ainsi l'origine des alphabets gréco-asiatiques et phénico-arabiques. A la page 432, M. de Morgan rappelle mon opinion à ce sujet, mais pour la combattre encore ; je compte en reprendre ailleurs l'exposé.

P. 339. Je ne crois pas que *la plupart des archéologues* admettent que l'ornement en spirale soit né en Égypte. Sans doute, on l'y trouve en usage au Moyen-Empire ; mais, dans les Balkans, de la Transylvanie à la Thessalie, il remonte au Néolithique ; en Asie, il semble ne s'être répandu qu'à l'âge du bronze. Quant à l'autre exemple de « diffusion de principes du sud dans la famille nordique », il est encore bien moins heureux : qui peut croire aujourd'hui que c'est de Babylonie et d'Élam que se serait répandu le culte de « la terre-mère, la fécondité » ? N'est-ce pas, partout, une conception spontanée, naturelle ?

P. 384-388. Je n'ai pas besoin de redire que rien ne paraît plus contestable aujourd'hui que les anciennes vues sur l'influence phénicienne que reprend M. de Morgan. Mais on est heureux de voir qu'il s'en est parfois affranchi, par exemple quand il remarque avec tant de raison l'analogie que l'ancien art étrusque présente avec celui des Minoens, tant dans le choix des motifs que dans leur exécution. Cette analogie s'explique aisément si l'on admet l'identité des Étrusques avec les *Toursha* qui figurent parmi les Peuples de la mer. M. de Morgan aurait dû expliquer sa position dans le problème étrusque. — Comme

je l'ai indiqué plus haut, dans les deux derniers chapitres, on pourrait reprendre M. de Morgan sur une foule de points. Je ne relèverai ici que la théorie qu'il émet pour expliquer la décadence de l'Égypte : ce serait le résultat de l'invasion des Hyksos, car « le mélange de sang, cause de divergences au sein même du pays, a toujours amené la décadence d'abord, la ruine ensuite » (p. 479). Mais les premiers symptômes de décadence en Égypte ne se manifestent que lors de la crise religieuse, ou plutôt cléricale, déterminée par Amenhotep IV, deux siècles après l'expulsion des Hyksos; de plus, ceux-ci étaient en si petit nombre et ont été poursuivis avec tant d'âpreté que leur passage n'a guère dû altérer la race égyptienne; enfin, la même théorie impliquerait que la Gaule est en décadence depuis l'invasion des Francs, l'Angleterre depuis celle des Normands!

Il y aurait injustice à insister sur les lacunes ou les défauts que présente, surtout en ces deux derniers chapitres, l'ouvrage de M. de Morgan. Ne nous en a-t-il pas prévenu à la fin de son *Avertissement* : « En terminant, je m'excuse de ne point offrir un travail plus étendu. J'y ai mis ce que je sais, ce que je comprends, sans prétendre à l'œuvre complète. » Cependant, il était si qualifié à tant d'égards pour une telle œuvre et il en a traité certaines parties avec tant de maîtrise, qu'il semble que nul n'eût pu mieux que lui nous donner, sur les origines de la culture méditerranéenne, l'aperçu d'ensemble dont le besoin se fait tant sentir. Aussi ne puis-je m'empêcher de souhaiter, en terminant ce trop long exposé, qu'il lui sera donné de reprendre quelque jour ces *études sur la pré-histoire et l'histoire jusqu'à la fin de l'empire macédonien* pour les compléter et les fondre en une synthèse plus digne de ce beau titre : *les Premières civilisations*¹.

1. La correction matérielle a également souffert de cette hâte visible. Voici un relevé de *lapses* qui pourra servir, je l'espère, pour une prochaine édition : P. 7. Abruzzes *non* Abruses. — P. 11. Dauniens, Thyréniens; la *formation* (non la composition) du fellah. — P. 26. Troyon *non* Tryon. — P. 31, l. 2. Tanis *non* Thanis. — P. 75, l. 2. Le golfe d'Arta n'est pas en Attique, mais entre l'Arcanie et l'Étolie. — P. 107. Lire R. de Mecquenens; donner des références exactes pour Gaudry. — P. 150, l. 6. Lire Seton-Karr. — P. 163, l. 2. Lire Verwandtschaft; l. 4. Kieler. — P. 168, l. 1. Hérodote *non* pas Hésiode. — P. 175, l. 2. Lire Dhorme. — P. 180, l. 2. Eastern. — P. 192, l. 2. Haeckel. — P. 208, l. 4. Miz (ou s) raïm *non* Mitzraïm. — P. 225. Sargon. — P. 232, l. 1. Chypriot. — P. 250, l. 2. Rhind. — P. 259. Delta. — P. 269. Lire Ousertesen (mieux : *Senousrit*) III, 1876. — P. 271, l. 2. Early. — P. 272, l. 4. De Gortyne. — P. 275, l. 2. Is. Lévy. — P. 280, l. 1. *Les Hétéens* de Sayce ne sont pas cités de la même façon dans les diverses notes. — P. 288, l. 9. Camiros. — P. 293, l. 1. Lire à Itanos en Crète (en vérité, à l'île de Plateia, près Palaeskastro). — P. 295, l. 2. Lidzbarski. — P. 298. Nabatéenne

non théenne. — P. 300. Ses trous peaux (*sic!*). — P. 315, l. 1. Même pays appelé Qarabagh (de même p. 475, forme juste) et Qaradaghi. — P. 319, l. 2. Mahler. — P. 322. Même peuple appelé *Thyrséniens* et *Thyrenniens* (p. 382, l. 3, on trouve la forme barbare *Tyrsenès*). — P. 348. Assournasinal II (*non* III); à la page suivante, M. de Morgan écrit *Assournazirpal*. — P. 350, l. 2. Nahr-el-Kelb. — P. 351. *Lire* Peiser. — P. 359. Dans le passage cité en note, Assarhaddon ne s'intitule pas *roi de Thèbes*, comme il est dit dans le texte. — P. 361. Éthiopie. — P. 367. *Lire* Prašek et voir pour toute cette période la *Geschichte der Meder und Perser* de ce spécialiste dont M. de Morgan eût pu connaître la 1^{re} partie parue en 1908. — P. 376, l. 3. *Sinouhi* (la meilleure transcription serait *Sen-nouït*). — P. 377, l. 4; 380, l. 2. Le titre donné à l'ouvrage de Lagrange est inexact. — P. 380, l. 1. *Lire* Érythréens *non* Éréthriens. — P. 382, l. 2. *Akad*. — P. 383. Cilicie. Je ne sais sur quoi M. de Morgan se fonde pour dire que les Arméniens, traversant le Bosphore, s'avancèrent jusqu'en cette province avant d'aller s'établir dans le pays qui a gardé leur nom. Il n'ignore pas que ce n'est qu'au moyen âge que des Arméniens émigrèrent dans le Taurus cilicien. Il est, d'ailleurs, vraisemblable que Lyciens et Ciliciens aient été cantonnés dans le nord de l'Asie Mineure avant de descendre sur la côte sud. — P. 384. Laconie *non* Licaonie. — P. 384, l. 4. Références inexactes. — P. 386, l. 1. *Tounip*; l. 2. *Conze*. — P. 387. Appris *au lieu* d'instruits. — P. 388. Thyrenniens, Mésappiens (*sic*). — P. 388, l. 3. *Cenni*. — P. 391, l. 8. N. Mullenhoff; Po-ebene. — P. 392. Nicolucci. — P. 395. Asiatiques. — P. 411, 417, 421. Pourquoi écrire *Bisontoun* au lieu de la forme ordinaire Béhistoun? — P. 414, l. 1. Ce n'est pas à Hyélé en Lucanie, mais à Éleia-Véleia que se fixèrent les Phocéens. — P. 417. L'épithète d'*abject personnage* donnée à Cambyse ne me paraît pas seulement outrée, mais tout à fait injustifiée. — P. 423. Comment parler des « multitudes appelées de tous les pays de l'Asie succombant devant une poignée d'hommes » à Marathon, où les Perses n'étaient manifestement pas plus nombreux que les Athéniens? Comment dire aussi que les « successeurs de Darius se montrèrent lâches, faibles et indignes » quand on trouve des rois aussi conscients de leur grandeur que Xerxès, aussi habiles qu'Artaxercès II, aussi courageux que Darius Codoman? — P. 425, 436, 439. Pirée *non* Pyrée. — P. 429, l. 2. *Andeutungen*. — P. 431, l. 2. Partant *non* portant. — P. 432, l. 3. M. de Morgan semble croire que nous possédons des listes sacerdotales comme celle des prêtresses d'Héra à Argos. On sait que l'épigraphie ne nous a fourni des listes semblables que pour une époque récente, à Lindos de Rhodes, et pour plusieurs sacerdocs attico-déliens. — P. 432, l. 5. *Boeckh, antiquissimae*. — P. 434. *Cythnos, G. 135*. — P. 437. Comment dire de Socrate qu'« il mourut victime de ses sentiments de juste humanité, de son nationalisme »? On sait qu'il fut la victime de sophistes envieux unis aux prêtres et aux démagogues. — P. 438. *Phidias non* Phydias. — P. 445, l. 5. *Cent*. — P. 448, l. 1. *Stammes*. — P. 456. La Phocide est appelée *Phocis* tout court. — P. 469. *Dion, Cassius (sic!)*. — P. 466. *Lire* Narâm-Sin.